

L'exception

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 46

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210795>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 14 novembre 1914 : Leurs dames (V. F.). — Y a-t-il deux Suisses (J. M.). — La tsanson de Satama ao vilhio séré (S. M.). — Que va dire Papa ?... — C'est la faute aux troglodytes ! (M.-E. T.).

LEURS DAMES

Un tout petit cabaret borgne en plein vignoble. Le jour y pénètre parcimonieusement à travers le vitrage de la basse porte d'entrée. Du dehors, en poussant cette porte, il semble qu'on tombe dans la nuit. C'est à tâtons qu'on avance dans un étroit boyau noir, entre deux rangées de petites tables. Puis, les yeux se faisant peu à peu à cette obscurité, on distingue les tabourets sous les tables, un ou deux paisibles consommateurs qui vous dévisagent curieusement, des estampes aux parois, une pendule, un petit poêle de fonte, la *Revue* et la *Feuille des avis officiels*, enfin, à côté d'une porte ouvrant sur un escalier pareil à une échelle, pend une ceinture brodée servant de cordon à sonnette. Au tintement d'appel, des pas rapides fond gémir les roides gradins de bois et apparaît une vigneronne proprette, à la figure fine, aimable et souriante. Elle ne sert que du vin des vignes de la maison, crû fruité, pétillant, ayant le fumet des bons terroirs.

Entrent un soldat d'infanterie et un homme au broussetout de laine brune. On leur apporte un demi de bourru.

— Hein, il se laisse boire ? fait l'homme au broussetout en reposant sur la table son verre à moitié vide.

— Oui, répond le fusilier, c'est du vin qui gagne à être bu ; dépêchons-nous d'en prendre avant d'être gris, comme dit ce farceur de François.

— Vous n'en avez sûrement pas comme celui-ci au service, sauf peut-être celui que vous apportent vos légitimes ?

— Quand on est marié... et encore ! Elles ne viennent guère, les femmes des simples soldats : nous sommes trop loin d'elles... J'en connais pourtant qui ne regardent ni à la distance ni à la dépense ; mais, c'est leur affaire.

La patronne : « Ce n'est bien sûr pas des femmes de par ici ? »

— Pour ça non... Oh ! on les connaît bien, ce sont toujours les mêmes. Il y a d'abord les dames au lieutenant-colonel, car il en a deux, sa vraie dame à lui et sa sœur ou sa belle-sœur, belles personnes en fourrures, qui s'amènent toujours ensemble, sur un char à banc, faute d'auto. Il y a celle qu'on appelle « la ténébreuse » au major, parce qu'elle porte une voilette noire. La dame au capitaine de la une est une brave petite ménagère, qui vient deux fois par mois, le samedi soir, et qui repart le dimanche. Pas fière avec le soldat, celle-là ; aussi est-ce à qui lui portera sa valise, son panier, son petit sac à main, son réticule, son parapluie et autres bagages. Il y a les dames... ou les demoiselles aux lieutenants ; ça est jeune, pimpant, fringant, ça se promène en fraîches toilettes, en bottines fines, et ça rit et

jacasse comme des gamines... Il nous en faudrait quelques-unes pour brasser la paille de nos lits de camp, dans les granges. Mais elles ne rigolent pas toujours... Madame, encore un demi !... A la tienne !

L'homme au broussetout : « A la tienne !... Tu dis qu'elles ne rigolent pas toujours, ces belles dames. Qu'est-ce qu'il peut bien leur arriver ? »

— Des histoires bien simples, si simples qu'elles n'y pensent même pas. Tiens, par exemple, tu vois arriver, l'air inquiet et toute rouge d'avoir couru, une mignonne personne qui te dit : « Pardon, monsieur le fusilier, je ne vois pas le lieutenant X, de la 3^{me} compagnie, 2^{me} section ; il m'a cependant écrit qu'il n'aurait pas à commander la garde aujourd'hui. » — C'est juste, madame, que tu lui réponds, la section du lieutenant X n'a pas la garde aujourd'hui, mais elle est partie subitement il y a une heure, pour une destination inconnue. — « Et quand reviendra-t-elle ? » — « Dans vingt-quatre heures ou dans quarante-huit, personne ne le sait. » — « Mais vous savez au moins de quel côté elle s'est dirigée ? » — « Madame, si je le savais, j'aurais le double regret de ne pouvoir vous le dire. » — « Que c'est contrariant, j'avais une commission pressée à faire au lieutenant. » — « Vous pouvez, madame, lui lancer une dépêche par le télégraphe de campagne, elle l'atteindra peut-être demain... »

Et la jolie petite personne s'en retourne désolée à la gare. Elle a fait quatre heures de chemin de fer pour ne pas même apercevoir le pompon du képi de son lieutenant chéri. Et le lieutenant aura bisqué plus qu'elle encore.

L'homme au broussetout : « Bien sûr, mais à la guerre comme à la guerre ! »

— Une dame d'officier qui a eu de la déveine aussi, c'est la dame au premier lieutenant de la 4, le remplaçant du capitaine. Ils avaient gentiment soupé les deux à l'hôtel, quand, à 9 heures du soir, un ordre du major envoie toute la 4^{me} compagnie patrouiller dans une forêt. Deux heures après, la dame qui se morfondait rayonne de joie en voyant rentrer son mari. Bon, tout allait bien, quand, à trois heures du matin, nouvelle alerte : tout le bataillon cette fois-ci part pour un exercice de combat qui durera jusqu'au jour !... Une autre fois, le régiment en entier était réuni depuis une quinzaine dans la même bourgade, bien loin de la frontière d'où l'on entend parfois la chanson des obus et des schrapnels. Deux ou trois dames d'officiers étaient venues dans la soirée. On en attendait, paraît-il, un bon nombre pour le lendemain, qui était un dimanche. Elles arrivent, en effet, mais il fallait voir leurs mines, m'a-t-on raconté, quand elles ne trouvèrent plus un seul homme des trois bataillons, pas même quelque élopé : dans la nuit, le régiment, sans tambour ni trompette, s'était éliminé, évaporé, volatilisé. Était-ce une savante combinaison du grand état-major général, ou bien un tour du colonel, qui est un vieux garçon et qui n'aime pas à voir le sexe se promener parmi les militaires, comme aux avant-revues d'autrefois ? Bref toutes ces dames étaient

furieuses. Mais, l'histoire connue, la troupe se fit du bon sang pour plus de cinquante francs.

L'homme au broussetout : « Il y avait de quoi ! »
La patronne : « Eh bien, moi, je dis que si c'est un tour qu'on a joué aux officiers et à leurs dames, il est bien vilain. »

Le fusilier à son ami : « Ça ne nous empêchera pas d'en vider encore un, qu'en dis-tu ? »

— Bien sûr... Madame, sans vous commander, un demi du même ! V. F.

L'exception. — M. X... est journellement assailli par la meute de ses créanciers. L'autre jour, on sonne. Le domestique ouvre la porte et, avant que le visiteur ait prononcé une parole :

— Si vous voulez laisser la facture, dit-il.

Le monsieur, surpris :

— La facture ? quelle facture ?

Le domestique, non moins surpris :

— Monsieur n'apporte pas de facture ? Alors monsieur doit se tromper de porte.

Y A-T-IL DEUX SUISSES ?

VRAI ! y a-t-il deux Suisses ? D'aucuns seraient tentés de le croire, en ce temps-ci, surtout. Ils ont pour eux les apparences. Pour nous, nous voulons sinon ignorer, du moins négliger ces apparences et ne regarder qu'au fond des choses. Or à considérer la situation, il nous paraît évident qu'il n'y a qu'une Suisse, une et indivisible, et qu'il suffirait du moindre danger pour voir ses enfants se lever, unanimes, afin de défendre ce qui leur est le plus cher, c'est-à-dire le sol national et leur liberté. Ils entendent n'en pas céder la plus minime part à qui que ce soit. Le sol de la patrie et la liberté ne se partagent pas. Pour diverses que soient, dans le conflit qui divise l'Europe, les sympathies des Suisses, sympathies qu'expliquent des similitudes de race et de langue, l'unité helvétique n'est point atteinte. On peut incliner du côté de la France ou du côté de l'Allemagne, on n'en reste pas moins au fond, tout au fond — et c'est ce qui importe — très bon Suisse.

Mais si l'amour de tous les Suisses pour leur patrie ne varie ni en sincérité ni en intensité, on ne saurait contester que le patriotisme d'un Suisse romand n'est pas tout à fait de même caractère que celui d'un Suisse allemand. Ah ! si l'on avait encore quelque doute à cet égard, les événements actuels et leur répercussion chez nous ont dû le dissiper. Et c'est intéressant de comparer ces deux patriotismes et de chercher ce qui les différencie.

« Ah ! diable ! vous aller toucher la corde sensible, s'exclamera-t-on, peut-être. Halte-là ! Ce n'est pas le moment de parler de ça ! Attendez après la guerre. »

Pardon ! Si là est la corde sensible, c'est justement alors qu'il nous plaît de la toucher. Une